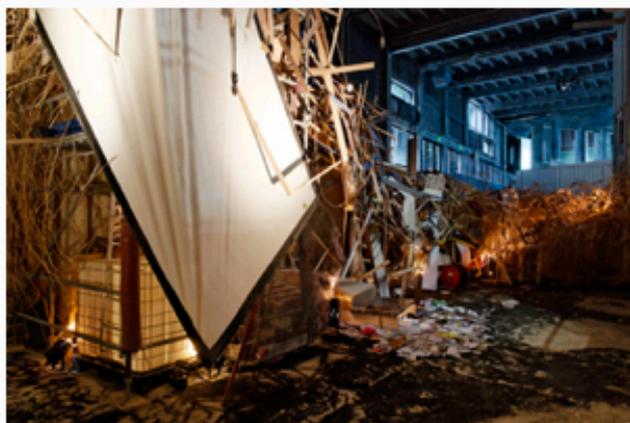


Art contemporain

Mécénat : Sandra Hegedus Mulliez bouscule le ronron parisien

Imaginez une tornade rousse brésilienne dans le milieu compassé de l'art contemporain parisien, une boule pétillante d'énergie dans un monde codifié, cultivant l'entre-soi...



Celle qui a déboulé depuis quatre ans dans le monde de l'art en s'imposant comme l'une des mécènes les plus actives et entraînantes en France, c'est Sandra Hegedus Mulliez. Il n'est pourtant pas simple de bousculer le ronron parisien lorsqu'on s'appelle Mulliez et qu'on est la belle-fille d'un industriel du Nord, réservé, discret au point de refuser toute apparition dans la presse. Pourtant avec son mari Amaury, elle a bâti un projet de vie, qui fut initialement un projet de couple : la rencontre d'un homme du Nord et d'une fille du Sud ; la volonté de défendre les artistes des pays émergents mais aussi ceux de la scène française. De ce cocktail est né le double programme de SAM Art Projects, qui désormais a

pris sa place dans le paysage français du mécénat.

Résidence et prix

D'un côté, le projet invite deux fois par an deux artistes des pays du Sud – brésilien, turc, argentin ou encore récemment indien – à demeurer pendant cinq mois en résidence à la Villa Raffet, un magnifique atelier dans le XIV^e arrondissement. Le travail que le créateur produit durant son séjour est montré dans des grandes institutions parisiennes, les premières années au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, et plus récemment au Palais de Tokyo. Pour chaque artiste, SAM Art Projects paye le billet d'avion, offre un espace de travail et de vie de 100 m² et donne tous les mois 1 500 euros, sans compter l'argent injecté dans la production. Ainsi, pour l'artiste indien Asim Waqif, qui exposait jusqu'au 7 janvier au Palais de Tokyo, la résidence a fait venir d'Inde un ingénieur spécialisé dans certains types de rendus sonores. Pour Eko Nugroho, elle a financé la venue de deux assistants indonésiens. Sandra Mulliez organise aussi tous les mois un repas où elle invite les acteurs du monde de l'art à rencontrer ses protégés.

"C'est un projet très indépendant, très libre. Cette liberté permet aux artistes de faire exactement ce qu'ils veulent. C'est très important pour eux de pouvoir faire des projets in situ, explique Sandra Mulliez. SAM permet de donner de la visibilité à des artistes qui sont sur le point de réussir. Ils commencent à être connus dans leur pays, mais c'est le coup de pouce qui leur permet d'exploser après leur passage."

Exploser est un faible mot. L'artiste argentin Adrian Villar-Rojas, pour lequel les Mulliez ont produit une sorte d'obélisque échoué dans les jardins des Tuileries, a ainsi représenté le pavillon argentin à la Biennale de Venise en 2010. Cette coqueluche est si sollicitée que ses prix frisent les 50 000 dollars. L'idée est aussi de raviver l'image de Paris comme capitale des arts accueillant comme par le passé des créateurs de tous horizons. "C'est à Paris que ça se passait pour Picasso, Chagall, Foujita ou Modigliani, précise Sandra Mulliez. Les artistes qui viennent en résidence viennent faire leurs meilleurs projets ici."

Pour que la fibre cocardière ne soit pas en reste, le couple finance aussi le Prix SAM, permettant chaque année à un jeune créateur français de mener un projet dans un pays étranger. L'artiste reçoit 20 000 euros, et bénéficie d'une exposition au Palais de Tokyo et d'une publication d'un catalogue une fois le projet mené à terme. Last but not least, Sandra Mulliez offre aussi plusieurs fois par an l'occasion à un artiste méconnu de bénéficier d'un coup de projecteur via les "palliers", le créateur invité investissant plusieurs murs de la Villa Raffet.

Remettre l'artiste au centre

Il aurait été plus simple aux Mulliez de rester collectionneurs. Eclectique, le couple a d'abord acheté des œuvres selon leur plaisir, pêle-mêle Claude Lévêque, Xavier Veilhan ou Joana Vasconcelos. Mais collectionner ne suffit pas. Il fallait aussi rendre son écot à la société, et surtout le tribut aux artistes, qui, on a tendance à l'oublier, sont au centre de tout. "Si je suis là, s'il existe des galeristes, des commissaires, c'est grâce aux artistes, insiste Sandra Mulliez. L'artiste est le plus fragile. Il se met en danger, il a une vision en avance sur les choses. Beaucoup de collectionneurs préfèrent ne pas rencontrer d'artistes. Moi, ce que j'aime par-dessus tout, c'est suivre le processus créatif.

Etre mécène, c'est être un facilitateur, faire en sorte que les choses se produisent. Je suis un passeur, qui aide l'artiste à traverser le fleuve pour qu'il puisse après voler de ses propres ailes. C'est un plaisir énorme." Mais devenir mécène suppose aussi de faire des sacrifices. Depuis que leur projet a pris de l'envergure, le couple achète beaucoup moins. "J'achète encore des choses, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse le plus aujourd'hui, explique Sandra Mulliez. J'ai l'impression que si je dépense mon argent autrement, je ne le mets pas au service de l'artiste. Je deviens de plus en plus légère avec l'idée de possession. Donner est devenu plus important."

Bien que mobilisée par son propre projet, Sandra Mulliez, qui est fortement sollicitée par les institutions, aide aussi le Centre Pompidou à compléter sa collection d'art latino-américain. Elle a aussi permis de lever des fonds pour l'Ecole des beaux-arts de Cergy en publiant un calendrier de personnalités du monde de l'art. Son activisme devrait faire des émules. Pour elle, les chefs d'entreprise auraient tout intérêt à s'engager dans l'art : "Si on aide l'art, on fait vraiment l'histoire. On ne se souvient pas de Walter Annenberg comme du créateur du TV guide, mais comme mécène." A méditer.

Prochain Palier, le 15 janvier, SAM Art Projects – Villa Raffet – 17-19, avenue du Général-Leclerc 75014 Paris, tél. 01 79 97 01 60

Publié le 11/01/2013 | Mots clés : Art & culture, Roxane Azimi, Week End